

# **LA DYNAMIQUE DES RELATIONS ENTRE LES BATĀMMĀRIBA ET LEURS VOISINS DANS L'ATAKORA PRÉCOLONIAL, N'Dah N'DATI**

(Université de Kara - Togo), Mani LALLE (Université Nazi Boni/Centre  
Universitaire de Gaoua - Burkina Faso)  
laurentndati@yahoo.fr

## **Résumé**

Durant la période précoloniale, les Batāmmāriba n'ont pas vécu en vase clos et dans l'isolement total. Les facteurs tant intérieurs qu'extérieurs au peuple tammari ont été à l'origine des contacts entre tous ses groupements d'abord, puis avec leurs voisins de l'Atakora. Ces relations semblent avoir été souvent marquées par une alternance de période d'entente et de bon voisinage et celle des tensions et de conflits. Les facteurs géographiques, sociologiques, économiques et mêmes historiques avaient été à l'origine de ce genre de contacts que les Batāmmāriba ont noués entre eux et avec les autres groupements de la région.

L'objectif de cette étude est de retracer la dynamique des rapports entre les Batāmmāriba et leurs voisins de l'Atakora et ses environs. Notre méthodologie a consisté à nous appuyer sur la documentation écrite et les sources orales. Nous avons élargi notre échantillon d'enquête à certaines personnes ressources qui ont la parfaite connaissance des traditions.

**Mots clés :** Atakora, Batāmmāriba, précolonial, relation, voisin.

## **THE DYNAMICS OF RELATIONS BETWEEN THE BATĀMMĀRIBA AND THEIR NEIGHBOURS IN PRE-COLONIAL ATAKORA**

### **Abstract**

During the pre-colonial period, the Batāmmāriba did not live in isolation. Factors both inside and outside the Tammari people favored contacts between all their groups, firstly, and then with their neighbours in the Atakora. These relations seem often to have been marked by alternating periods of understanding and good neighbourliness, and periods of tension and conflict. Geographical, sociological, economic and even historical factors were at the root of the kind of contacts that the Batāmmāriba forged with each other and with other groups in the region.

The aim of this study is to trace the dynamics of relations between the Batāmmāriba and their neighbours in and around Atakora.

**Keywords:** Atakora, Batāmmāriba, pre-colonial, relationship, neighbour. Our methodology consisted in relying on written documentation and oral sources. We have expanded our survey sample to some resource people who have perfect knowledge of traditions.

### **Introduction**

L'histoire du peuplement de l'Atakora et ses environs est un reflet des relations des populations entre elles avec leur milieu. Des vagues de migrations, pour des raisons économique, sociopolitique et historique, ont alimenté pendant des siècles cette zone. Se partageant un même espace, d'abord par appartenance

lignagère, les facteurs extérieurs ont modelé la nature des relations que les Batāmmāriba entretenaient entre eux-mêmes et avec leurs voisins. En effet, avant la colonisation, il existait des luttes intestines entre les différents lignages tammari<sup>1</sup> et les autres peuples. Ce qui pouvait être une insécurité pour les étrangers. Malgré ces tensions, les Batāmmāriba, après leur installation sur le site qu'ils occupent aujourd'hui, se fréquentaient et étaient liés aussi bien entre eux qu'avec les populations du voisinage par des relations historiques, sociales et économiques. Par rapport à ce constat, quelles furent les rapports historiques entre les Batāmmāriba et leurs voisins dans l'Atakora précolonial ?

Pour mener à bien notre étude, nous avons utilisé les sources écrites et orales. La documentation écrite se résume essentiellement à l'exploitation des articles, des ouvrages, des mémoires et thèses qui ont abordé l'histoire du Kutāmmāku, de l'Atakora et de l'ensemble de la région. S'agissant des sources orales, nous avons enquêté certaines personnes ressources qui ont la parfaite connaissance des traditions tammari. Les données collectées nous ont permis de structurer notre travail en deux parties. La première s'intéresse aux relations entre les Batāmmāriba. La seconde partie aborde les différents rapports avec leurs voisins de l'Atakora.

## **1. La nature des rapports entre les Batāmmāriba**

Avant la conquête coloniale, les Batāmmāriba étaient ouverts les uns sur les autres, les différents groupements du Kutāmmāku l'ont également été sur l'extérieur, surtout avec leurs voisins immédiats. P. Mercier (1968, p. 243-249) avait rejeté l'idée selon laquelle les Batāmmāriba seraient restés isolés, repliés sur eux-mêmes et réfractaires aux influences et aux rapports extérieurs avant la colonisation. Une fois installés, dans les monts de l'Atakora, ils ont entretenu les rapports avec la rencontre d'autres lignages et peuples. Ces relations semblent avoir été souvent marquées par une alternance de période d'entente et de bon voisinage et celle des tensions et de conflits. Les facteurs géographiques, sociologiques, économiques et même historiques avaient été à l'origine de ce genre de contacts.

### **1. 1. Des liens pacifiques empreints de complémentarité dominants entre les différents groupements tammari**

D'après de nombreux témoignages recueillis dans la plupart des principaux groupements tammari, nombreux sont les faits qui ont été à l'origine des rapports pacifiques. Les Batāmmāriba étaient fortement unis par une histoire commune en ce qui concerne leur origine. Ce premier facteur d'unité était renforcé par les rapports économiques et sociaux.

Les échanges économiques, avaient été à l'origine de certaines relations étroites qui s'étaient établies entre les groupements tammari. La particularité de ces échanges économiques est qu'ils avaient un caractère d'entraide plutôt qu'un aspect

---

<sup>1</sup> C'est ce qui est relatif aux Batāmmāriba. L'expression « peuple tammari » sera employée pour la première fois par la sous-commission Linguistique Nationale Tammari du Bénin à Korontière les 28, 29 et 30 décembre 2003.

lucratif. Il s'agissait en fait de porter secours à autrui dans l'espoir d'être aussi un jour secouru en cas de nécessité. Il s'agissait donc d'une complémentarité économique plutôt que d'un système basé sur la recherche d'un profit. Ainsi, les échanges reposaient sur le système du troc. D'une façon générale, c'est celui qui était dans le besoin qui sollicitait un échange. Les produits des échanges provenaient surtout de l'artisanat local, des activités champêtres.

D'après Kpakou Natta<sup>2</sup>, une houe valait un cabri ou cinq pintades ; une petite houe pouvait être échangée contre un poulet et une houe moyenne pouvait s'acquérir contre un coq ou une pintade. En outre, on pouvait échanger un chien contre un cabri. Ainsi, contre cinq volailles, l'on pouvait avoir une brebis. De plus, onze moutons pouvaient être échangés contre une génisse, animal considéré comme élément distinctif de richesse. Selon le même informateur, la mesure étalon était le panier (*tapaata*). Par exemple, avec trois petits paniers (*imabi*) de fonio, l'on avait deux petits paniers de sorgho.

Lors de son passage dans le Kutāmmāũku entre 1908 et 1909, L. Frobenius (2002, p. 158) témoigne :

Une grande houe coûte 2000 cauris, une petite, 1000. On peut négocier en gros, et alors on donne un gros mouton pour dix grandes houes et un agneau pour cinq petites houes. Une lame de hachette atteint 400 cauris, un couteau 50 à 100 cauris. Un morceau de loupe d'environ 40 centimètres de diamètre atteint 40000 cauris, à ce qu'on dit.

Le sorgho, *tiyooti* est amené battu au marché. Un panier rempli de sorgho vaut à peu près 200 cauris. Les principaux acheteurs doivent être les "méchants" forgerons de Aquampamma, qui semblent être somme toute les principaux agents du marché de Kutago qui décident de l'offre et de la demande. Ils le payent avec le fer. *Tedouati*, de petits rouleaux de tabac, coûtent à peu près 20 cauris. Plusieurs villages sont producteurs de tabac. La bière - *banā* - est vendue dans de petits pots de trois litres environ à 20 cauris.

Sous cette rubrique du troc, on peut mentionner l'échange d'un bien ou d'un produit contre un travail donné. Contre une journée de travail, un homme pouvait acquérir quelques collets d'ignames, une quantité de semences, un coq, une pintade ou un cabri suivant le cas.

Ces bonnes relations se traduisent par de multiples échanges lors des cultures à savoir : échanges de produits agricoles (semences de riz, fonio, sorgho, collets d'ignames) et artisanaux (manches de houes, mortiers, pilons, ustensiles de cuisine) ; surtout le mariage et un type d'alliance basée sur le prêt des bêtes en cas de nécessité. Elle créait des liens d'intégration sociale entre le propriétaire du bétail et le bénéficiaire. Toutes ces relations créaient un état de fréquentation entre les Batāmmāriba et l'acceptation des uns et des autres qui se trouvaient en danger. Certains pouvaient en vertu de ces relations quitter volontairement leur lignage pour un autre. D'autres par contre menacés chez eux trouvaient refuge chez les voisins. Dans ces deux cas, les liens de parenté n'étaient pas rompus, puisque les immigrés

---

<sup>2</sup> Kpakou Natta, 75 ans, doyen-prêtre, entretien à Koutandiagou, le 22 avril 2023.

retournaient dans leur lignage d'origine pour les cérémonies ou lors des grandes manifestations rituelles, tel que *difoïni*, *dikuntri*, *tibénti* (B. Kpakou, 2013, p. 44).

Les travaux champêtres étaient aussi un facteur unificateur. Les relations d'échanges, d'activités entre les communautés favorisaient le rapprochement des individus. L'invitation pour la culture par exemple, est une occasion privilégiée pour les alliés et les futurs alliés d'apporter leur aide aux travaux agricoles, témoigner leur attachement et leur intérêt à la famille qui les invite.

Les Batāmmāriba, après leur installation entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle (N'Dah, 2009, p. 427-429), ont toujours gardé leurs relations avec leurs frères des différents sites qu'ils ont traversés. Avant de commencer les rites funéraires et initiatiques, ils attendaient toujours leur lancement à partir de Koubongou et de Koubétiègou<sup>3</sup>, qui semblent être le berceau du peuple tammari. De même, les traditions racontent qu'en cas de sécheresse et de mauvaises récoltes, tous se rendaient à Koutchakou pour organiser les cérémonies afin de conjurer le mal<sup>4</sup>.

Au-delà de ces relations, le mariage constituait aussi un facteur d'union et de solidarité entre les Batāmmāriba, car il existait des liens d'intégration sociale entre les différents lignages. Ces relations créaient un état de fréquentation entre les Batāmmāriba.

Mis à part les liens de mariage, on pouvait aussi noter la solidarité lors des rites initiatiques. Lors de ces cérémonies on notait les rapprochements entre les différentes familles du village. Tous les lignages se mobilisaient pour le soutien des candidats pour la réussite des rites. Les endroits où ils se déroulaient, étaient considérés comme des lieux de retrouvailles et d'échanges. L'initiation était aussi une institution de formation où les néophytes apprennent les réalités de la vie quotidienne, familiale et sociale qui enrichit l'expérience de l'individu. Uni par leur culture, la société tammari était solidaire lors des fêtes des moissons. Cette fête à caractère sacré se faisait une fois l'an. Après la moisson, tous les chefs de famille apportaient des offrandes composées de bière du mil, de poulets, etc. pour la grande divinité *Fawaafa*. Cette occasion permettait d'obtenir toute la bénédiction sur toutes les familles du groupement et constituait un moment de retrouvailles et de partage des prémices<sup>5</sup>.

La solidarité pouvait s'observer en cas de deuil. Les familles et les lignages se sentaient solidaire en cas de deuil. Selon N'Koue Touété<sup>6</sup> :

Le rapport de bon voisinage s'observait quand un décès était signalé dans un lignage donné. Toutes les autres familles et lignages restaient solidaires autour de la famille éplorée au moment du décès, mais aussi au cours des funérailles, en lui offrant de la bière du mil et de la viande (et tout le nécessaire) pour l'aider à accueillir les étrangers.

Le décès d'une personne n'était pas l'affaire d'une famille, mais plutôt de tout le lignage ou du groupement. Ceci était très remarquable quand un décès survenait

---

<sup>3</sup> Ces deux localités sont situées dans le Bénin actuel.

<sup>4</sup> N'Dah Kpakou, 75 ans, doyen prêtre, entretien à Nadoba, le 11 octobre 2020.

<sup>5</sup> Taboudia Tamita, 58 ans, cultivateur, entretien à Koubétiègou, le 14 octobre 2020.

<sup>6</sup> N'Koue Touété, 80 ans, doyen de lignage, entretien à Koutandiagou, le 22 avril 2023.

dans un lignage donné. Tous les autres membres du lignage se mobilisaient car c'était un parent qui n'était plus. Il faut également ajouter la chasse comme facteur d'unité des Batāmmāriba. Elle fait appel à une étroite collaboration entre tous les chasseurs et les maîtres de la chasse.

Cependant, à côté de ces relations de bon voisinage, on notait des rapports tumultueux par moments, entre certains groupements tammari, surtout les voisins immédiats.

## **1. 2. Des relations de tension basées sur les incompréhensions entre les *Batāmmāriba***

Les communautés tammari précoloniales étaient en affrontement pour des raisons liées aux problèmes fonciers, aux rapt de femmes, à l'enlèvement des filles dotées, et aux accusations de sorcellerie.

Les liens matrimoniaux qui unissaient les différents lignages ont permis de contribuer à l'élargissement des bases des lignages, à l'extension et au renforcement des avantages qu'implique le mariage, notamment à travers la recherche de la sécurité et la stabilité dans le temps, indispensable aux différents lignages vivant ensemble sur un même territoire. C'est pourquoi, rien ne vaut une femme donnée en mariage pour recevoir en retour une autre. C'est une condition même d'une bonne entente entre la partie donatrice et la partie qui reçoit la femme (I. Dipo, 2009, p. 140). Si le mariage permet de sceller des alliances entre les différentes familles étendues, il peut aussi être générateur de grands conflits. Le problème de femmes était l'une des sources les plus fréquentes et permanentes de tension dans la société tammari. Il arrivait souvent qu'un homme d'un autre lignage épouse une femme qui était destinée à quelqu'un d'un autre lignage. Au cas où les deux factions rivales n'auraient pas réussi à résoudre le problème ou trouver un compromis, ils risquaient d'entrer en conflits. Les conflits naissaient à propos des rapt de filles dotées ou de femmes. Il arrivait souvent qu'un homme convoite la fiancée d'un autre ou la femme de son prochain. Cela aussi occasionnait des conflits et des rivalités entre les lignages. D'après Natta N'Botala<sup>7</sup>, « *Onitipokou yéemaa takienta kayiétapouaa* ». Ce qui signifie : « c'est la femme qui construit la maison et c'est elle aussi qui la détruit ». Cela veut dire exactement que c'est la femme qui unit les familles, les lignages, mais aussi c'est elle qui peut les séparer.

La femme joue au sein de sa famille un rôle clé. Elle assure les besoins alimentaires en faisant la cuisine et favorise l'équilibre sanitaire du lignage de son mari grâce aux règles d'hygiène qu'elle maîtrise bien. C'est en percevant ce rôle dévolu chez les Dyè- Ngangam que I. Dipo (2009, p. 144) précise :

C'est un lieu commun de reconnaître qu'en Afrique la femme est un bien suprême à acquérir, elle est garante à la fois de la force de production et surtout de reproduction. C'est la femme qui apporte sa contribution économique directe en aidant son mari sur les exploitations agricoles ; c'est elle aussi qui engendre les enfants si indispensables aux chefs de lignages ou d'exploitation. Ainsi, ce rôle de procréation qui revient à la

---

<sup>7</sup> Natta N'Botala, 60 ans, doyen-prêtre, entretien à Boukombé, le 12 octobre 2020.

femme lui vaut beaucoup de considération et la valorise au sein de l'unité de production. De ce point de vue, elle était l'objet de grande convoitise. Les femmes, sans doute étaient conscientes de leur situation centrale dans la production et la reproduction. Cependant, il arrivait qu'elles choisissent de partir au grand mécontentement du mari légitime et de son entourage occasionnant d'incessants conflits.

Ces tensions avaient souvent lieu entre deux villages. Des négociations se faisaient entre les familles des lignages concernés. Elles aboutissaient souvent au retour de la femme avec surtout l'intervention des membres du lignage de l'épouse et parfois de la mariée qui craignent une humiliation. La femme sait qu'elle court le risque d'être rejetée par les siens si elle refusait un retour. Comme le fait remarquer N'Koue Natta<sup>8</sup> « La famille de l'enleveur sait que son lignage court le même risque s'il ne trouve pas de solution à la situation qui surgit dans son lignage. C'est pour cela que les négociations aboutissaient souvent ». En dehors de la femme, les problèmes fonciers constituaient la pomme de discorde essentielle entre les Batāmmāriba.

Les litiges fonciers étaient l'une des causes des conflits entre les hommes. On notait les conflits interfamiliaux et les conflits entre les personnes qui partageaient les mêmes limites foncières. Les tensions naissaient quand les voisins empiétaient sur les domaines des autres. Il pouvait avoir malentendu à propos de la légitimité des terres. Les conflits interfamiliaux survenaient surtout, quand le patriarche de la famille n'avait pas fait ou n'avait pas prévu un plan de partage de son patrimoine foncier entre les héritiers avant sa mort. Les malentendus naissaient de la contestation des limites de terrains<sup>9</sup>.

Quant aux conflits fonciers entre les différentes familles ou entre les différents lignages, ils résultaient de la méconnaissance, de l'imprudence ou de l'ignorance des chefs de familles ou de lignages à veiller sur les limites de leurs parcelles. L'enjeu était de taille, car il ne fallait perdre aucun arpent de terres des ancêtres. Les gens de Nadoba et de Koupakou ont été pendant longtemps en conflits permanents. De même, ceux de Warengo et de Koukpachiagou se sont à plusieurs reprises opposés à cause des champs qui les séparaient (N. N'Dati, 2017, p. 223).

Ces types de conflits émanent le plus souvent des pratiques quotidiennes des acteurs qui deviennent de plus en plus nombreux et diversifiées en matière du foncier familial. Dans cette rubrique, on identifie au sein des familles présumées autochtones, trois types de conflits dans le Kutāmmāũku : les conflits de succession, la contestation des dons de terre et les conflits de limites entre les parcelles.

La contestation des limites est le conflit le plus fréquent qui anime les instances juridiques coutumières. Elle émane de l'ignorance et la non maîtrise des limites par de nouveaux exploitants. L'occupation du Kutāmmāũku s'étant faite par vagues successives, les derniers arrivés ne disposaient pas suffisamment de terres. Dans le souci d'assurer donc leur sécurité alimentaire, ils faisaient allégeance auprès

---

<sup>8</sup> N'Koue Natta, 72 ans, cultivateur, entretien à Manta, le 20 avril 2023.

<sup>9</sup> Natta N'Botala, 60 ans, doyen-prêtre, entretien à Boukombé, le 12 octobre 2020.

des collectivités présentes, depuis longtemps, sur les lieux et disposant suffisamment des parcelles de terre. Ces prêts de terre étaient souvent à long terme et duraient parfois plusieurs générations avec un régime foncier peu précis. Ces litiges fonciers à Kutãmmãku émanent aussi le plus souvent de l'incompatibilité des limites territoriales des possessions foncières et surtout de la confusion du droit de culture en droit de propriété. Ainsi les héritiers des donateurs déstabilisés par la situation socio-économique s'insurgent et commencent par faire des réclamations de leurs patrimoines fonciers.

Dans le groupement de Kounadogou, on enregistre ces types de conflits dont celui que nos informateurs gardent encore en souvenir, est celui qui a opposé les Babiataba à les Banawouanba. Ces accrochages s'expliquent par une méconnaissance des limites, l'imprudence et la négligence des chefs de familles à veiller sur les limites de leurs parcelles compte tenu de l'esprit de fraternité qui prévalait entre leurs ancêtres. Ceci peut aussi se justifier par la pression démographique qu'a connue le Kutãmmãku. Ainsi, en dehors des différends sur les limites entre villages voisins liées à l'imprudence et à la négligence de la matérialisation des parcelles, s'amplifie aux groupes à cause d'un amalgame dans l'interprétation des droits de propriété. Ces formes de conflits débordent largement la dimension villageoise et s'étendent à une échelle interethnique.

Ces conflits opposent généralement les présumés autochtones tammari aux migrants dont la cause essentielle provient de la confusion des droits. Le Kutãmmãku a été un milieu dans lequel vivent plusieurs peuples. Cette diversité ethnique a par conséquent créée une mauvaise interprétation en matière des droits. Cette situation connue des enlissements et atteint son paroxysme où un affrontement intercommunautaire a mis aux prises certains individus de ces groupes ethniques. Selon les témoignages, l'origine de ce problème remonte au moment où les Lamba n'avaient pas le droit de cueillir les fruits des arbres fruitiers. Les Batãmmãriba mécontents, vont réclamer leurs droits de possession par des menaces physiques entraînant les incendies des maisons des Lamba de Tchitchira avec des dégâts matériels et des pertes en vies humaines. Cet acte de vandalisme que les Batãmmãriba justifient par la vengeance des ancêtres qui n'ont pas l'intention de voir leur patrimoine foncier confisqué par les étrangers avait fait écho dans la région. Ce conflit émane de la mauvaise interprétation du droit de propriété que les uns et les autres interprétaient à tort et à travers selon leurs intérêts. Hormis ces mauvaises interprétations, la pluralité des acteurs de coutumes foncières différentes et distinctes et la méconnaissance des lois qui régissent le secteur foncier, sont autant des facteurs qui engendrent des conflits fonciers (M. N'Mana, 2010, p. 56).

Face à cette multitude de conflits que l'on enregistre, il existe plusieurs stratégies pour les résoudre. Ainsi, chaque formule dans le processus de médiation présente plusieurs aspects de solutions consensuelles de différends. Contrairement aux droits modernes où le juge habituellement prend la décision finale, en se référant à la loi qui régleme la gestion foncière, la médiation vise un règlement des litiges à l'amiable autour d'une table et d'analyser le conflit afin d'amener les protagonistes à trouver un terrain d'entente. Afin de régler ces conflits fonciers, trois formules

étaient indispensables : la négociation, la conciliation et la médiation<sup>10</sup>. M. N'Mana (2010, p. 61) abonde dans le même sens lorsqu'il dit :

La négociation était utilisée dans la résolution des conflits de moindre envergure. Cette formule était souvent proposée par l'une des parties en conflit qui souhaiterait résoudre une crise à l'amiable. Elle consistait donc à réunir et à traiter un conflit en commun accord sans l'interférence d'une tierce personne. En conséquence, ces genres de négociations accouchaient le plus souvent un accord formel ou informel, contraignant ou non, qui était accepté par les deux parties. Mais parfois, le respect de l'accord n'était pas toujours évident, d'où la nécessité de recourir à un médiateur pour la conciliation.

On avait souvent recours à cette formule en priorité, quand il y avait un litige. L'intervention d'un patriarche du village est indispensable pour servir de courroie de transmission. Ce dernier doit préparer la rencontre en adressant une invitation verbale à chacun des protagonistes, analyser le conflit et prévoir si possible les entretiens personnels avec les différents protagonistes. Enfin, il examine les voies de conciliation ou de facilitation qu'il propose. La gestion du conflit est une priorité pour toutes les parties. C'est pourquoi nous devons engager sur ce terrain en ayant à l'esprit qu'il ne s'agit pas d'une voie d'aventure stérile, mais d'une meilleure option dans l'histoire de nos peuples (N. N'Dati, 2017, p. 225). Cette forme de règlement des conflits parvient à apaiser les tensions même si elle ne règle le problème qu'à court terme. Ainsi, certains acteurs semblent réfuter cette seconde méthode et préfèrent la médiation d'un personnage plus crédible pour son impartialité. Les accusations de sorcelleries causaient de sérieuses mésententes.

Les accusations de sorcelleries étaient fréquentes et causaient de graves crises. En effet, elles pouvaient diviser les individus d'un même lignage et même aboutir à la mort de personnes. Les soupçons de sorcellerie à l'endroit d'un individu lui causaient de graves ennuis. Ces faits trouvent leur source dans des décisions des membres du lignage de la victime. Un décès dans le Kutāmmādku a toujours des causes liées soit aux actions du défunt ou à celles d'une personne proche ou, parfois, éloignée de son lignage. Par crainte de voir l'esprit du mort hanter les auteurs, la cause de cette catastrophe doit être connue. Ceci est indispensable afin de donner au mort le pouvoir de se faire justice contre les vivants. Une telle action pouvait se faire par le biais d'une cérémonie *-boupoitibou-* qui donne la cause de la mort en présence de tout le groupement. Alors, à la suite d'un interrogatoire d'un défunt, les personnes reconnues coupables constituent la première cible. Le coupable pouvait être dénoncé, et là naissait le conflit, car le lignage du coupable pouvait se venger contre celui de la victime ou vice-versa (N. N'Dati, 2017, p. 226).

Pour N'Koue Natta<sup>11</sup> :

Lorsqu'un soupçon de sorcellerie apparaît dans un village ou quand au cours de l'interrogatoire le défunt donne sa version finale, les coupables fuyaient par mesure de précaution. Dans le cas contraire, ils risquent d'être abattus par les enfants de la

---

<sup>10</sup> Tchamani Kpakou, 80 ans, chef de village, entretien à Nadoba, le 20 avril 2016.

<sup>11</sup> N'Koue Natta, 60 ans, cultivateur, entretien à Nadoba, le 20 avril 2014.

victime. L'affaire est souvent portée au doyen- prêtre -*oboya* -qui peine à trouver une solution ; ce qui rendait difficile la résolution du conflit.

Les problèmes liés au vol créaient de graves ennuis entre les membres d'un même village.

Ce problème était fréquent dans le Kutāmmāāku. Les animaux domestiques sont le résultat d'une sélection prolongée et délibérée de la part de l'homme. Ils sont en contact avec l'homme et font l'objet d'une protection et d'un soin particulier car ils jouent des fonctions essentielles. Ils fournissent des compléments en protéines, servent dans les sacrifices à l'endroit des déités, permettent le maintien de bonnes relations par les dons et servent dans les échanges. Compte tenu des différents rôles qu'ils jouent dans la vie des Batāmmāriba, chaque famille pratique l'élevage des volailles, des caprins, des porcins et des ovins. De ces différents animaux, les volailles, les caprins et les ovins sont les plus élevés. Les animaux qui font l'objet de vol sont les coqs, les poules, et les chèvres. Ceci parce qu'ils sont plus appréciés et sont toujours utilisés au cours des rites initiatiques. Ils sont d'une grande importance pour chaque Otammari car ils permettaient de sauvegarder les bonnes relations entre le monde invisible et visible à travers les sacrifices effectués pour eux. Une bonne partie des rites effectués par les Batāmmāriba nécessitent toujours du sang des animaux<sup>12</sup>.

D'après Batini Kpakou<sup>13</sup>, les vols importants étaient rares. En cas de vol important quand la victime saisit le voleur, elle l'oblige à restituer ou à rembourser ce qu'il a volé. S'il n'a personnellement rien sur lui, c'est la famille qui supporte les frais. Si le voleur est pris la main dans le sac, on le bastonne presque à mort avant de le relâcher. C'est ce que confirme N. K. Koussey (1977, p. 141) : « les vols sont inconnus chez les Batāmmāriba et très rares sont les crimes ».

En dehors de ces problèmes, les tensions surgissaient à propos des viols et des meurtres. De telles querelles opposaient les Batāmmāriba entre eux. Les hommes se déplaçaient toujours armés, on vivait dans une atmosphère faite de règlement de compte, de vengeance des lignages concernés. Pour régler de telles situations, les vieux des camps antagonistes et parmi lesquels on notait la présence des doyens prêtres et leurs envoyés se réunissaient en conseil extraordinaire pour prendre des décisions rapides, le plus souvent salvatrices.

En général, pour mettre fin aux batailles, on dédommageait le camp offensé. La tension baissait mais le problème n'était pas totalement réglé, car une méfiance permanente faite de suspicion s'installait entre les deux camps. Le camp offensé guettait une occasion pour faire payer l'autre. De plus, les principaux ennemis ne mettaient jamais pied les uns chez les autres et ne pouvaient plus s'asseoir ou boire ensemble comme habituellement. Mais les possibilités de détente de ces conflits, en tout cas étaient grandes. Qu'en était-il de la nature des relations avec les autres peuples de l'Atakora ?

---

<sup>12</sup> N'Koue Touété, 80 ans, doyen de lignage, entretien à Koutandiagou, le 13 octobre 2020.

<sup>13</sup> Batini Kpakou, doyen prêtre, 70 ans, entretien à Warengo, le 10 mars 2023.

## **2. Les relations entre les Batāmmāriba et leurs voisins**

Les Batāmmāriba ont entretenu avec leurs voisins de l'Atakora des liens pacifiques et conflictuels. Tous ces peuples sont issus d'horizons divers et se sont installés sur leur site actuel à des époques historiquement différentes. Les facteurs extérieurs, notamment les échanges allaient rapprocher les Batāmmāriba des autres groupes. Les premiers rapports établis entre ces différents groupes ont été des rapports de bon voisinage. Mais, on note aussi des périodes d'altercations.

### **2.1. Des relations de bon voisinage caractérisées par des échanges économiques et culturels**

Des exemples d'harmonies sociales et de solidarité entre Batāmmāriba et leurs voisins nous ont été évoqués dans les différentes localités lors de nos recherches. La plupart de nos informateurs évoquent les échanges commerciaux qui étaient le facteur de rapprochement et de solidarité. Par exemple, pour s'acheter du matériel en fer pour leurs activités agraires, les Batāmmāriba de Nadoba se rendaient chez les forgerons kabiyè et les fondeurs waaba pour se le procurer. Les Batāmmāriba de Koutougou allaient directement dans les localités waaba pour s'approvisionner en loupes de fer, qu'ils transformaient eux-mêmes en articles de toutes sortes (outils de travail, outils de chasse et de guerre). L'intensité des rapports des échanges entre les Waaba et les Batāmmāriba, s'expliquent par le fait qu'ils étaient spécialistes de la production du fer. L'importance du fer dans la société waaba dont l'essentiel des activités économiques étaient l'agriculture explique l'intensité de ses rapports commerciaux avec l'extérieur. Les Batāmmāriba étaient les clients les plus réguliers. Ils ne connaissaient pas la métallurgie du fer, mais possédaient les techniques de la forge (E. Tiando, 1978, p. 143). Par ailleurs, ce commerce des loupes de fer enrichissait tellement les fondeurs qu'ils négligeaient les autres activités au profit de la fonte. Les Waaba recevaient en échange, les produits de l'agriculture (les céréales et les tubercules), ceux de l'élevage (ovins, caprins, chiens, bovins), les condiments et le tabac. Ils allaient en pays lamba échanger les produits finis de la forge contre le gros ruminant (bœuf). Les Lamba, célèbres pour leurs poteries de grande dimension, proposaient celles-ci aux Batāmmāriba contre les produits vivriers (mil, sorgho, fonio). Il convient de mentionner que certains Batāmmāriba échangeaient des garçons et surtout les jeunes filles lamba contre les vivres. En effet, pendant les périodes de famine, les Lamba amenaient leurs enfants dans le Kutāmmāḍku pour les échanger contre les bœufs et les céréales (B. Kpakou, 2013, p. 47). Alors que « les filles lamba étaient échangées contre 21 paniers de mil et 4 bœufs » (P. Mercier 1968, p. 169). Mais ceux qui étaient achetés, n'étaient pas traités comme esclaves. S'il s'agissait d'une fille, l'acheteur en faisait une épouse qui jouissait des mêmes droits que la femme tammari. S'il s'agissait d'un garçon, il en faisait un fils adoptif. Il faut dire que les Batāmmāriba ne vendaient pas les hommes ; ils n'allaient pas en chercher en pays étrangers, mais ils se contentaient d'acheter ceux que les Lamba leurs amenaient (N. K. Koussey, 1977, p. 103-104).

Pour le mariage, les Batāmmāriba de Koutougou cherchaient généralement leurs femmes à l'intérieur du Kutāmmāḍku. Mais comme la dot était « lourde »,

certains préféraient en chercher à l'extérieur de leur « terroir », c'est-à-dire dans les pays limitrophes. Les relations seraient également bonnes avec les Biyobè. Les Batãmmãriba fournissaient des quantités énormes de flèches empoisonnées aux Biyobè. C'est ainsi qu'ils avaient apporté une assistance militaire à ces derniers dans leur combat contre les Kuhama (S. Akawe, 1998, p. 30).

Cette situation eut pour conséquence une osmose entre les populations et fut à l'origine des adoptions et assimilations. Certains Batãmmãriba, en considération de ces relations de bon voisinage épousèrent les voisines dyè, babiatiba, waaba et lamba. Ce fut à l'origine de la formation de sous lignages tels que Banatchouaba à Koutandiagou, Babiatiba à Nadoba. Ces sous lignages essentiellement dus au brassage entre les Batãmmãriba, les Dyè-Ngangam et les Lamba furent à l'origine de certains emprunts culturels dyè, babiatiba et waaba et lamba. C'est l'exemple de tissaluti (l'initiation de chasteté de la jeune fille)<sup>14</sup>.

Les relations seraient bonnes avec les groupements nawdèba puisque nous n'avons recueilli aucune version faisant état d'un quelconque conflit entre ce peuple et les Batãmmãriba. Cependant, à côté de ces relations de bon voisinage, on notait des rapports tumultueux entre les Batãmmãriba et leurs voisins non tammari.

## **2.2. Les rapports parfois conflictuels avec les peuples voisins**

Tout comme entre les Batãmmãriba eux-mêmes, les problèmes naissaient entre les Batãmmãriba et leurs voisins non tammari. Mais à ce niveau, les Batãmmãriba en conflits internes laissaient leurs différends de côté et se battaient contre l'agresseur étranger. Ainsi, N'Pohyétohuo Yéni<sup>15</sup> fait cas des accrochages fréquents entre les Batãmmãriba et les Lamba. Ces accrochages prenaient l'allure de batailles rangées lorsque ces deux peuples se rencontraient à l'occasion des parties de chasse. Ils oubliaient la chasse passant toute la journée à se battre. Les causes d'une telle situation sont surtout liées aux problèmes de terres. De plus, les causes de ces conflits résultaient des aires de chasse et du gibier (T. Gnama, 1992, p. 43).

Par ailleurs, des occasions ne manquaient pas pour que des gens soient attaqués pour des règlements de compte à la fin du marché. Ceci obligeait certains à aller au marché extérieur toujours armés. L. Frobenius (2002, p. 190) apporte plus de précision en ces termes :

Toutefois l'homme porte volontiers arcs et flèches. Car on se rend au marché un peu armé. Le port d'arme n'était pas autrefois interdit au marché. Au contraire, à son arrivée sur la place du marché, l'homme desserrait aussitôt les courroies de son poignard, et enserrait celui-ci dans les anneaux qu'il porte au bras gauche, de manière à l'avoir à portée de main. D'un geste de sa main bien exercée, il retirait du carquois qui pend à un crochet une flèche qu'il plaçait à son arc, afin qu'elle soit à sa disposition s'il se produisait un de ces incidents qui étaient malheureusement très fréquents ici. Car, s'il est vrai que ce n'est pas une coutume de tirer des flèches au marché, il arrivait pourtant qu'autrefois que des gens quittant le marché soient attaqués dans les champs environnants. La victime de l'attaque soufflait sans tarder son sifflet à main. Tous les

<sup>14</sup> N'Koue Touété, 80 ans, doyen de lignage, entretien à Koutandiagou, le 13 octobre 2020.

<sup>15</sup> N'Pohyétohuo Yéni, 60 ans, ancien préfet, entretien à Nadoba, le 28 décembre 2018.

visiteurs du marché restaient attentifs à de tels signaux, et étaient toujours prêts à s'élancer, si l'alerte était donnée.

À Nadoba, la situation était la même. Les Batãmmãriba entretenaient par moment des relations conflictuelles avec les Lamba de Kantè et ceux de Pessidé. S'agissant de ces relations conflictuelles S. M. Wembou (2007, p. 52) écrit : « Il nous a été rapporté que de fréquentes querelles opposaient les Tamberma et les Lamba de Pessidé à propos d'un ruisseau qui passait entre les deux groupements ». Cette situation conflictuelle se passait entre les populations tammari et lamba qui partageaient les mêmes frontières.

## **Conclusion**

Au terme de cette étude sur les relations précoloniales entre les Batãmmãriba et leurs voisins, il ressort suivant l'exposé et l'analyse des informations recueillies çà et là que celles-ci étaient de deux natures. D'une part les relations harmonieuses, marquées par des alliances, les échanges matrimoniaux et commerciaux et, d'autre part par des situations de conflits débouchant sur des guerres dont les motifs reposaient sur le problème foncier, la volonté d'hégémonie d'un groupement vis-à-vis de l'autre, les problèmes de femmes et de vols.

## **Sources et bibliographie**

### **Sources orales: Liste des informateurs**

- Batini Kpakou, doyen prêtre, 70 ans, entretien à Warengo, le 10 mars 2023.  
Kpakou Natta, 75 ans, doyen-prêtre, entretien à Koutandigou, le 22 avril 2023.  
N'Dah Kpakou, 75 ans, doyen prêtre, entretien à Nadoba, le 11 octobre 2020.  
N'Koue Touété, 80 ans, doyen de lignage, entretien à Koutandigou, le 22 avril 2023.  
N'Koue Natta, 72 ans, cultivateur, entretien à Manta, le 20 avril 2023.  
N'Koue Natta, 60 ans, cultivateur, entretien à Nadoba, le 20 avril 2014.  
N'Pohyétohou Yéni, 60 ans, ancien préfet, entretien à Nadoba, le 28 décembre 2018.  
Natta N'Botala, 60 ans, doyen-prêtre, entretien à Boukombé, le 12 octobre 2020.  
Taboudia Tamita, 58 ans, cultivateur, entretien à Koubétiégo, le 14 octobre 2020.  
Tchamani Kpakou, 80 ans, chef de village, entretien à Nadoba, le 20 avril 2016.

### **Bibliographie**

- AKAWÉ Sakaï, 1998, *Histoire des Piyopè du canton de Solla, des origines à la conquête coloniale*, mémoire de maîtrise d'histoire, UB, Lomé, 116 p.  
DIPO Ilaboti, 2009, *L'aire culturelle dyè-Ngangam (Togo-Ghana-Bénin) du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1914*, thèse de Doctorat nouveau régime, UL, 455p.  
FROBENUIS Léo, 2002, *Le Nord -Togo en 1908-1909*, PUB, Haho et Karthala, Lomé, Togo, 520 p.  
GNAMA Tatchipe, 1992, *Histoire des Lamba du canton de Kantè des origines à la fin du mandat*. Mémoire de maîtrise d'histoire, UB, Lomé, 141 p.

- KOUSSEY Koumba Noël, 1977, *Le peuple Otammari, essai de synthèse historique (des origines à l'invasion coloniales européennes-1897)*, mémoire de Maîtrise, UNB 244 p.
- KPAKOU Bakoukalébé, 2013, *Histoire du peuple tammari de Koutougou du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1899*, mémoire de maîtrise en histoire, UK, 107 p.
- MERCIER Paul, 1968, *Tradition, changement, histoire « des somba » du Dahomey Septentrional*, éditions Anthropos, paris, 538 p.
- N'DATI N'Dah, 2017, *Le Kutãmmããku (Togo-Bénin) du XVII<sup>e</sup> siècle à la conquête coloniale*, thèse de doctorat unique en histoire, UL, 402 p.
- N'MANA Mako, 2010, *La gestion foncière en pays koutammakou (dans la préfecture de la Kéran) : 1928-2000*, Mémoire de maîtrise en histoire, UL, 77 p.
- TIANDO Emmanuel, 1978, *Perspective d'approche historique des populations de l'Atakora : l'exemple des Waaba-Tangamba-Daataba*, mémoire de maîtrise d'histoire, UNB, 214 p.
- WEMBOU Missimba Sama, 2016, *Histoire et civilisations des Lamba (Togo-Bénin) du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'entre-deux-guerres*, thèse de Doctorat unique en Histoire, UL, Lomé, 520 p.